

Les multiples visages de l'autoportrait

Une exposition de la collection Pinault, à Venise, fait dialoguer 140 œuvres qui évoquent la représentation de soi

ARTS

VENISE (ITALIE)

Dancing with Myself» est une présentation d'une (petite) partie de la collection Pinault avec, en contrepoint, quelques œuvres du Musée Folkwang d'Essen, où une première version de la manifestation a eu lieu d'octobre 2016 à janvier 2017. Ses 140 œuvres occupent les salles dessinées par Tadao Ando à la Dogana, dont les qualités se vérifient décidément à chaque visite : lumière, fluidité, variété des espaces.

«Dancing with Myself» est surtout une réflexion sur le devenir actuel d'un genre artistique pluriséculaire et peut-être bien plus ancien encore, l'autoportrait. La photographie domine le parcours. La sculpture y tient une place remarquable. La peinture et le dessin sont presque absents, ce qui est discutable si l'on songe aux britanniques Francis Bacon (1909-1992) et David Hockney (connu notamment pour sa toile *A Bigger splash*), mais conforme à la réalité d'aujourd'hui et à la banalisation du selfie, narcissisme de premier degré.

C'est d'ailleurs assez instructif à observer : dehors, les touristes s'autophotographient à chaque seconde devant le musée, la basilique Santa Maria ou le Grand Canal et, dedans, les visiteurs sont conduits à s'interroger sur les raisons et les limites de la représentation de soi par soi-même.

Il y a 32 artistes, dont l'unique point commun est donc de s'être pris régulièrement ou occasionnellement pour sujet – terme équivoque – et pour modèle – terme non moins ambigu. Ils ont droit à leur salle personnelle pour certains et, dans d'autres cas, se trouvent réunis dans des face-à-face parfois inattendus. Pas de classement, mais un jeu de connivences et de discordances,

pour maintenir le visiteur en éveil. On est prévenu de cette règle dès l'entrée. Il faut d'abord passer à travers le rideau de perles de verre rouges et blanches de Félix Gonzalez-Torres (1957-1996). L'alternance entre les perles des deux couleurs et leurs proportions font allusion au sang, aux analyses que l'artiste, atteint du sida, subissait et qui lui apprenaient la détérioration de son état jusqu'à sa mort. C'est une autobiographie tragique, mais un tragique crypté, l'artiste esquivant tout pathos.

Derrière ce rideau se trouve une pièce d'Urs Fischer, qui doit sa notoriété à un procédé simple : la sculpture, en cire, s'autodétruit à petit feu à mesure qu'on y allume des mèches, jusqu'à la fonte totale. Les petites flammes creusent des cavités dans le crâne et les épaules de l'artiste, qui s'est sculpté grandeur nature, assis à une table. C'est une vanité, pittoresque et légèrement comique – une aimable blague macabre.

Prévisible ou inattendue

La troisième œuvre, la seule qui s'intitule *Autoportrait*, est d'Alighiero Boetti (1940-1994) : il s'agit de lui-même en bronze, en pied et en costume, au centre d'un cercle de galets blancs. Il tient à la main un tube de cuivre, dont jaillit un filet d'eau qui tombe sur sa tête puis s'y transforme en vapeur : la tête, littéralement, fume. C'est une allégorie de l'artiste, où recherche, inquiétude et autres graves pensées sont matérialisées de la façon la plus immédiate – et irrévérencieuse. C'est aussi l'une des œuvres ultimes de Boetti, ce qui affecte nécessairement le regard que l'on porte sur elle.

Ce sont donc trois usages de l'autoportrait, selon des procédés et des sous-entendus propres à chacun. Les œuvres qui suivent ce prologue en révèlent d'autres, méditations sur le temps ou le genre,

autobiographies romancées ou tout à fait fictives. Certaines sont très connues, à commencer par le roman-photo de Cindy Sherman, actrice de ses images depuis quatre décennies. Elle joue tous les rôles, tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions sociales.

De ses débuts dans les années 1970 aux séries les plus récentes, le principe est le même, à des niveaux d'élaboration inégaux : on commence par Cindy débutante, posant devant un écran blanc avec le fil du déclencheur visible sur le sol, pour finir sur Mrs Sherman, jouant du numérique, des incrustations et du floutage. Plus



«Dancing with Myself» est surtout une réflexion sur le devenir actuel d'un genre artistique pluriséculaire

qu'à la télévision et à la publicité, elle puise désormais ses références dans les séries et la mode. Ainsi tient-elle à jour son répertoire des stéréotypes et mythologies du quotidien.

Aussi prévisible est sa présence dans l'exposition, aussi inattendue est celle de Marcel Bascouard (1913-1978), assez connu à Bourges dans les années 1960 et 1970, clochard, dessinateur et photographe performer. Il se fabriquait notamment des vêtements féminins qu'il revêtait devant l'appareil, mais sans grimer son visage. Il restait ainsi avec sa grosse tête large sur son corps épais, en tailleur, pe-

Pose 4, de Marcel Bascouard, 27 décembre 1973. GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD

tite robe d'été, tablier de cuisinière ou grande robe du soir. C'est burlesque et douloureux à la fois. Bascouard fait salle commune avec Urs Lüthi, virtuose du passage d'un sexe à l'autre, maître du trouble dans le genre, des indices contradictoires et des allusions artistiques en abondance.

Mais, ici, il manque une œuvre, d'un intérêt au moins égal à celle de Lüthi : Michel Journiac (1935-1995) et sa série de photographies *24 heures de la vie d'une femme ordinaire* (1974), où l'artiste change de sexe pour une journée, sont les absents inexplicables de l'exposition. On l'aurait bien vu en conversation avec les images de Gilbert & George : notamment le polyptique *Blood, Tears, Spunk, Piss* de 1996 : une image d'histoire, au sens où on disait autrefois une peinture d'histoire.

L'un des principes d'une telle réflexion thématique est de ne pas tenir compte du degré de notoriété des artistes, ni de leur valeur sur le marché. Par ailleurs, il est des noms que l'on serait tenté de dire inévitables : Roni Horn, Nan Goldin, Maurizio Cattelan, Damien Hirst.

Leurs travaux côtoient ceux d'artistes qui ne jouissent pas – ou pas encore – de la même notoriété. Et tous ne sortent pas intacts de la confrontation. Si le double gisant de Cattelan garde sa faculté à susciter le malaise, d'autres ne retiennent plus guère l'œil : trop vus ou un peu vides. Mais on regarde avec attention les photographies de LaToya Ruby Frazier – chronique d'une famille afro-américaine dans la banlieue de Pittsburgh, dans la ligne de Diane Arbus – et celles du brésilien Paulo Nazareth, autoportraits politiques et satiriques fureusement efficaces. ■

PHILIPPE DAGEN

«Dancing with Myself». Punta della Dogana, Venise. Du mercredi au lundi de 10 heures à 19 heures. Entrée de 15 € à 18 €. Jusqu'au 16 décembre. Palazzograssi.it